



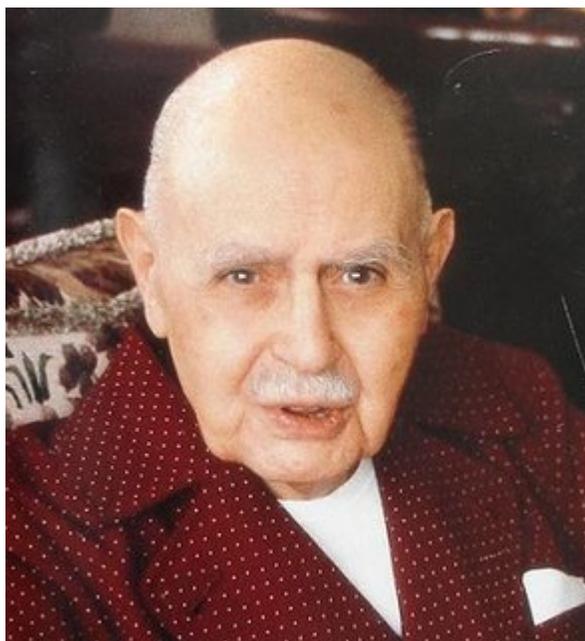
www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Albert COHEN

(Grèce – France - Suisse)

(1895-1981)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '' *Belle du Seigneur*'').**

Bonne lecture !

Issu d'une dynastie de négociants juifs sépharades installée dans les Îles Ioniennes, appartenant à deux communautés juives (la « *pugliese* », d'origine italienne - où les dialectes en usage étaient celui des Pouilles et le vénitien ; la grecque qui parlait le grec), il est né à Corfou, le 16 août 1895. Il éprouva un grand amour pour sa mère, qu'il raconta dans *'Le livre de ma mère'* (1968).

Alors qu'il avait cinq ans, la famille vint s'établir à Marseille où, pourtant, où elle ne connaissait personne : « *Pourquoi Marseille? Le chef de l'expédition [mon père] lui-même n'en savait rien. Il avait entendu dire que Marseille était une grande ville* » (*'Le livre de ma mère'*). Cette émigration à la fois politique (les relations étaient tendues entre les diverses communautés religieuses depuis un pogrom, en 1891) et économique (l'activité de la savonnerie familiale était sur le déclin) constitua une « fracture fondatrice ». De 1907 à 1914, il y fit, au lycée Thiers, des études médiocres, sauf en langues, et se lia d'amitié avec son condisciple, Marcel Pagnol, qui resta, toute leur vie, son meilleur ami. Lui, qui lisait depuis toujours *'la Bible'* et *'Les mille et une nuits'*, découvrit Virgile, Dante, Shakespeare, Stendhal, Poe, Dickens, Baudelaire, Dostoïevski.

Par une deuxième fracture, il y connut l'antisémitisme, apprenant soudain à quel peuple humilié il appartenait. Il relata cet épisode décisif dans *'Ô vous, frères humains'* (1972). Un jour, alors qu'il rentrait de l'école, un camelot se moqua cruellement de lui en lançant à la cantonnade des plaisanteries sur les juifs, en le traitant de « youpin » : « *Quelques minutes auparavant, je m'étais avancé vers la table du camelot avec un sourire d'enfant et je parlais maintenant avec un sourire de bossu. Je m'étais avancé en offrant les roses de mon cœur et on m'avait jeté au visage, à mon visage confiant et neuf, un paquet d'immondices. [...] Ce fut pour moi un choc inouï. J'ai marché à travers Marseille pendant de longues heures [...] Je suis rentré chez moi vers minuit. J'ai tout raconté à mes parents. Ils ont pleuré, coupables d'avoir mis au monde un enfant différent des autres enfants, un enfant voué au malheur.* » La blessure n'allait pas se refermer. Il déclara plus tard qu'il n'avait trouvé de salut possible que dans l'amour des femmes et dans sa passion pour l'écriture qui est née de ce qu'il a appelé tout au long de sa vie « *le jour du camelot* ». La conscience de ses origines allait déterminer sa vocation : parler et agir au nom du peuple juif.

Cette enfance marseillaise fut entrecoupée, à l'été 1908, d'un retour à Corfou, l'île natale qu'il ne cessa de vénérer, pour un séjour de quinze jours qui furent « *les plus importants de [sa] vie* » (entretien radiophonique à Radio Lausanne, 1954).

Bachelier en 1913, il dut séjourner à Divonne-les-Bains pour une cure, car toute sa vie (troisième fracture) il eut une santé extrêmement fragile, multipliant notamment les crises d'asthme et les allergies. À l'occasion de cette cure, il rencontra une Genevoise qu'il suivit sur les bords du lac Léman, illustrant ainsi une constante de sa vie d'homme et d'écrivain, le rôle essentiel qu'y jouèrent les femmes

À Genève, tout en participant aux activités du mouvement sioniste, il étudia le droit puis les lettres, de 1914 à 1919, année à la fin de laquelle, un mois après avoir obtenu la nationalité suisse et un mois avant sa prestation de serment d'avocat, il se maria avec la fille d'un pasteur, Élisabeth Brocher, qu'il avait rencontrée en 1918.

Déclaré inapte au service militaire pour raisons de santé, en octobre 1920, il gagna l'Égypte, pour un emploi d'avocat stagiaire chez un cousin exerçant lui-même au barreau d'Alexandrie. L'aventure tourna à la mésaventure, le stage n'étant pas rémunéré, mais fut rendue inoubliable par la découverte de Proust, dont il put lire sur place *'Du côté de chez Swann'* et *'À l'ombre des jeunes filles en fleurs'*, lecture qui fut un émerveillement.

Pour notamment expliquer le judaïsme à sa belle-famille protestante, il publia :

“Paroles juives”
(1921)

Recueil de poèmes

Commentaire

On peut déjà percevoir dans ces protestations d'amour d'Albert Cohen pour « *son peuple* », dans ses appels à la fierté, le mélange de sentiments ambigus qui seront plus tard ceux de Solal : agacement devant des traditions d'un autre temps, culpabilité pour avoir abandonné les siens pour une brillante carrière de fonctionnaire international et un mariage dans la bonne bourgeoisie genevoise, colère face à l'anti-sémitisme rampant en ce début du XXe siècle, volonté de réaffirmer sa solidarité avec les siens. En somme, on trouve dans "*Paroles juives*" bon nombre de thèmes qu'il développa dans ses oeuvres ultérieures, mais sous une forme nettement moins aboutie. Ces poèmes sont en effet terriblement inégaux, et quelques textes magnifiques de lyrisme et de sensualité alternent avec des passages ronflants et pompeux et dont les relents guerriers sont très loin de l'appel à la fraternité humaine qui fut au centre de ses derniers livres.

Ce premier livre fut favorablement reçu par la critique, mais il est le moins bon, et il est surtout intéressant pour les lecteurs déjà familiers de son oeuvre qui pourront ainsi mesurer le chemin parcouru au fil des soixante années et des sept livres qui séparent "*Paroles juives*" des "*Carnets 1978*".

Extraits

*« Juifs
Je sais vos yeux craintifs
Et ce stilet sous la paupière
Ce vif acier furtif qui injurie.
Je sais vos sourires sous les coups
Vos faces baissées
Vos mains qui crochent et ne lâchent
Et les petits rires dans les coins d'ombre.*

Je sais.

*Je sais aussi cette flamme en vos poings
Hommes
Hommes aimés.»*

*« J'ai ouvert cette figue fraîche
J'ai souri de sa chair rose
De sa chair douce.*

*Pourquoi cette rougeur en ton front
Tandis que je mangeais le beau fruit délicat
Jeune fille.»*

En 1921, naquit à Marseille la fille d'Albert Cohen, Myriam. Ayant quitté Alexandrie pour Le Caire, il dut regagner l'Europe en raison d'un début de tuberculose. À bord du bateau du retour, il rencontra Chaïm Weizmann, futur premier président de l'État d'Israël, qui avait lu "*Paroles juives*" et avec qui il se lia durablement.

En octobre 1922, il fit paraître, à la N.R.F. :

“La mort de Charlot”

(1922)

Nouvelle

C'est l'heure du déjeuner, Charlot se met à table, mais son patron, Jéroboam, arrive, et le renvoie garder les vaches. Mais où sont-elles? Sur son chemin, il passe chez Mary, mais son patron arrive, et le renvoie à l'auberge. Là, il attrape des mouches. On amène un riche blessé, et Mary, séduite, préfère «l'élégant blessé». Charlot est triste. Quand cessera-t-il de rêver? Passe l'agent de police : il lui fait un croche-pied ! Il trouve un portefeuille. Il est enfin riche, part en croisière, va au cinéma et se retire à la campagne. Il est condamné à mort alors qu'il sème du blé. «*Le couperet siffle et tranche la tête charmante qui roule dans le panier et cligne affectueusement de l'œil ...*».

Commentaire

Dans ce texte de jeunesse, grinçant et amusant, parfois grave et souvent émouvant, Albert Cohen évoqua le délire et le sourire intérieur de Charlot, sublime vagabond, mendiant grand seigneur, génie de l'embrouille et de la débrouille. Il y transposa littérairement le rythme sautillant des premiers films de Charlie Chaplin, donnant la parole à un film muet. En effet, on reconnaît bien son personnage fantasque et, derrière la légèreté, ses thèmes : l'autorité brutale du dictateur, l'absurdité des temps modernes, l'amour évidemment, toujours recherché, rarement atteint, le besoin d'utopie, la démagogie, etc..

Ce texte décida Jacques Rivière, directeur de la N.R.F., dès leur première rencontre, à Genève, à proposer à ce jeune prodige, qui désirait intensément la réussite littéraire, un contrat pour un premier roman.

En 1923, la jeune épouse d'Albert Cohen, Élisabeth, tomba gravement malade : un an plus tard, elle succombait à un cancer, âgée seulement de vingt-neuf ans, première fracture de la vie d'adulte du jeune avocat.

À la demande de son ami Weizmann, il prit la direction de «*La revue juive*» (1925), qu'il avait cofondée et où l'on trouvait les signatures de Freud, Einstein, Spire, Max Jacob (qui devint un ami fervent), Pierre Benoit. Publiée par les éditions de la N.R.F., elle cessa de paraître après six numéros, en novembre 1925.

Cette année-là, Cohen, qui s'était installé à Paris jusqu'à l'été, pour les besoins de sa revue, rencontra une Genevoise, Yvonne Imer, ancienne amie de sa première épouse.

Par l'intermédiaire de Rivière, en 1926, il trouva, à Genève, un poste au Bureau International du Travail (B.I.T.), inaugurant ainsi une carrière de haut fonctionnaire international, et non de diplomate comme on l'a trop souvent répété.

En 1926, à propos de «*Visions*» (texte qui ne fut jamais publié), Max Jacob déclara son admiration et clama le génie de l'écrivain genevois.

La même année, il rencontra le musicien Darius Milhaud, et ils composèrent l'un les paroles l'autre la partition de deux hymnes, «*Hymne de Sion*» (dédié à Weizmann) et «*Israël est vivant*», créés à Paris (d'abord en 1926 pour leur version pour chant et piano, puis en 1927 pour leur version orchestrale).

En 1927, le fonctionnaire se mit en congé près d'une année pour laisser l'écrivain entreprendre la rédaction d'une pièce et achever celle d'un roman commencé pour sa nouvelle compagne, Yvonne. Mais, nouveau coup du sort, celle-ci mourut d'une crise cardiaque, en 1929, à moins de trente-cinq ans, avant l'achèvement du roman qu'elle avait inspiré. Un demi-siècle plus tard, il revint sur cette genèse tragique : «*J'ai écrit mon premier roman pour une merveilleuse amie. Je l'ai écrit parce qu'elle m'admirait aveuglément bien qu'elle fût très intelligente, m'admirait sans raison, comme elles font*

lorsqu'elles aiment. Cela m'agaçait un peu et je décidai d'écrire pour elle, afin qu'il y eût une raison un peu valable à cette admiration imméritée. Tous les soirs je lui dictai des pages, et c'était notre bonheur de chaque soir. C'était un don à l'aimée. [...] Morte, la bien-aimée, celle qui fut vivante, mère de mon premier roman.» ('Carnets 1978').

Un an après ce second deuil, et cette nouvelle fracture, le fonctionnaire se mit de nouveau en congé, s'installa à Paris et fit paraître, dédié à Yvonne sous la sobre et anonyme formule «*À sa mémoire*» :

“Solal”

(1930)

Roman

Solal est un jeune homme qui quitte sa tribu juive mais française de cœur de Céphalonie, et arrive à Genève, promis à de hautes fonctions. Grâce aux femmes, Adrienne et Aude, tout semble lui réussir. Mais il est déchiré entre la fidélité aux racines et la fascination de la réussite, entre le judaïsme des Solal (ces «*Valeureux*» exubérants, fabulateurs mais témoins du peuple élu) et la société des Gentils (incarnée par les femmes qu'il séduit). Après avoir connu la gloire terrestre (et française), il finit en prophète errant et illuminé et connaît un sort tragique.

Commentaire

Se voulant un nouvel Homère, Albert Cohen commença ainsi une tétralogie romanesque consacrée à la geste familiale et à l'illustration des qualités du peuple juif, sur le mode tantôt héroïque tantôt bouffon.

Le plaisir que procure cette épopée hilarante naît d'abord de l'enchantement de l'antique Méditerranée, berceau de l'humanisme ; puis de la succession d'événements à faire pâlir Alexandre Dumas où l'irrationalité règne en alternance avec le bon sens ; enfin de Solal, héros solaire et solitaire, qui ressemble beaucoup à Albert Cohen. Tel un Eugène de Rastignac, il gravit peu à peu les échelons de la société sans perdre ses racines et, en particulier, un fervent attachement au judaïsme. Il en est victime et, de ce fait, ressemble plutôt à Julien Sorel, du fait aussi de sa vie sentimentale, de la ressemblance entre Mathilde et Aude.

Avec ce roman, Cohen imposa son univers, une kyrielle de personnages qui le truffent de saynètes délicieuses et exotiques. Les «*Valeureux*», que sont ces oncles et cousins de Solal, parmi lesquels se distingue Mangeclous, le faux avocat, qui manigance toujours des coups énormes et se met dans les pires affaires tout en rebondissant toujours mystérieusement pour s'en sortir, sont toujours là pour lui rappeler les joies et les désavantages de ces liens familiaux ténus.

Ce qui est avant tout délectable dans ce livre, c'est l'incroyable richesse de la langue, le style exubérant, plein d'outrances, le phrasé fabuleux qui ensorcelle dès les premières pages.

Dès sa parution, il bénéficia d'une critique exceptionnelle, fut promis à la gloire, Gaston Gallimard versant une rente à Albert Cohen qui acquit une audience internationale, l'édition allemande paraissant en 1932, les éditions anglaise et américaine l'année suivante (il ne fut traduit en hébreu qu'en 1978) : «*Une oeuvre stupéfiante*», écrivit le “*New York Herald Tribune*” ; pour le “*New York Times*”, Cohen, c'est Joyce, Caldwell, Rabelais réunis, avec en plus la magie des “*Mille et une nuits*”. Les critiques anglaise, autrichienne, italienne ou helvétique s'exprimèrent sur le même ton. Au début de l'année 1933, dans les semaines qui précèdent l'élection d'Adolf Hitler et la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes, les journaux allemands firent de “*Solal*” un éloge démesuré : la “*Vossische Zeitung*” du 12 mars écrivit : «*Albert Cohen nous montre l'authentique visage de l'homme*», compara l'écrivain à Shakespeare et trouva dans le livre des scènes dignes de “*Richard III*”. L'audience d'Albert Cohen dans le monde, à ce moment-là, fut plus grande qu'elle ne le fut jamais.

À la fin de 1930, Albert Cohen fit paraître dans “*Palestine. Nouvelle Revue juive*” :

“Ézéchiel”
(1930)

Pièce de théâtre en un acte

Le fils unique du vieil Ézéchiel Solal est mort sur le bateau qui le ramenait auprès de son père, et le pauvre Jérémie a été engagé, moyennant salaire, pour annoncer la tragique nouvelle au malheureux père. Jérémie est un minable petit magouilleur et un tendre rêveur, qui a accepté la mission d'annoncer à Ézéchiel la mort de son fils tout simplement poussé par le besoin d'argent, mais qui ne sait pas comment s'y prendre. Ézéchiel est un riche banquier, un des chefs de la communauté juive de Céphalonie, l'archétype de l'usurier juif dans toute son avarice, plongé dans des calculs d'économie de bouts de chandelle.

Commentaire

Non sans maladresses et avec un manque de tension dramatique, Albert Cohen opposa deux figures juives stéréotypées au fil d'un dialogue qui sombre plus d'une fois dans le grotesque.

La plus grande qualité de la pièce tient au fait qu'Albert Cohen nous fait soudain percevoir la profonde humanité de ses deux personnages. Au-delà des stéréotypes, il nous montre deux hommes qui font tout simplement face à l'adversité, à la mort et à la pauvreté, à l'inéluctable vulnérabilité de la condition humaine, du mieux qu'ils peuvent. Il nous incite à chercher nos «*frères humains*» au-delà des classifications faciles. Et, pour cette raison, “Ézéchiel” mérite toujours d'être lu et joué.

Albert Cohen y a été le prophète du malheur. Il fait dire à Jérémie : «*Non, Seigneur Ézéchiel, ils ne sont pas méchants, les Allemands, ils sont des fils, ils aiment leur maman, ils chantent des jolies chansons. Seulement, ils ne comprennent pas que les juifs ont mal quand on leur fait mal*».

La pièce a été couronnée par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. En 1931, elle fut créée pour une représentation unique à l'Odéon. Elle fut envoyée à l'insu de son auteur au comité de lecture de la Comédie-Française qui la monta en 1933 : elle connut alors dix représentations mais reçut un accueil mitigé : aux rappels se mêlèrent des sifflets provenant de spectateurs antisémites (qui y voyaient l'apologie de la culture juive), mais aussi de juifs (qui trouvaient qu'était tournée en dérision cette même culture juive) !

Cette nouvelle fracture, la première dans la vie de l'écrivain, mais qui atteignait aussi l'homme dans son intimité essentielle de témoin du judaïsme, le fit renoncer à toute écriture dramaturgique, même si la critique parla de ses accents shakespeariens, pour s'en tenir au monde romanesque.

Lorsque la pièce fut à nouveau montée au milieu des années 80, elle suscita les mêmes réactions outrées, la plupart des critiques se focalisant sur la question juive ; l'édition de la pièce dans la Bibliothèque de la Pléiade propose d'ailleurs un revue de presse détaillée et très révélatrice.

Au début de 1931, Albert Cohen, revenu à Genève, épousa en secondes noces Marianne Goss, Genevoise divorcée de huit ans sa cadette. Ensemble, ils élevèrent Myriam.

Fin 1931, il renonça à son poste au B.I.T. . De 1932 à 1939, le couple, accompagné de l'enfant, multiplia les allers et retours entre la Suisse et la France.

L'écrivain s'employa à composer une suite à “*Solal*” qui avait été envisagée dès 1930 mais qu'il commença seulement à partir de 1935. Comme elle n'était toujours pas achevée trois ans plus tard, devant l'impatience de Gaston Gallimard, son éditeur, il amputa son manuscrit de tous les passages relatifs aux «*Valeureux* », qu'il rassembla dans :

“Mangeclous”
(1938)

Roman

Albert Cohen continuait sa saga familiale. Les héros sont Saltiel (l'oncle de Solal qui était mort à la fin du roman précédent, petite difficulté réglée en trois lignes : «*Et Saltiel a voulu expliquer pourquoi il n'était pas mort. Mais, comme il y avait beaucoup de tapage, Saltiel s'est fâché et a juré devant dieu que jamais il n'expliquerait pourquoi il était vivant et non mort. Et voilà.*»), Salomon, Michael, Mattathias et Mangeclous, tous de la famille des Solal et habitant l'île grecque de Céphalonie. Ils y coulent des jours plutôt paisibles bien qu'un peu misérables. Saltiel se désole toujours d'avoir été séparé de son neveu, ce qui fait qu'il s'est effacé, laissant le devant de la scène à Mangeclous, personnage au physique étonnant, tout à fait hors du commun, tant par sa vie personnelle que par ses pratiques familiales et éducatives. Remarquables, les cinq amis le sont d'ailleurs, chacun à sa façon, et, avec de tels participants, l'aventure ne pouvait être ordinaire. Elle devient même grandiose quand un message mystérieux accompagné d'un gros chèque leur fait miroiter la possibilité d'un trésor et leur donne rendez-vous à minuit dans un parc de... Genève. Ils débarquent donc chez les sages Helvètes qui ne sont guère habitués à ce genre de manières.

Et c'est ainsi que de farces en drames, avec une belle constance dans l'excès et l'exagération, ces «*Valeureux*» comparent leurs mœurs à celles des Suisses en d'in vraisemblables péripéties entrelardées de pages de philosophie bavarde où sont abordés, avec le plus grand des aplombs, d'aussi vastes sujets que la vie, la mort, la guerre, la religion, etc. Ils rencontrent d'autres personnages du même acabit comme Jérémy ou Scipion, le Marseillais. Cela se termine par des retrouvailles avec le fastueux neveu, Solal, qui vit dans un monde luxueux.

Commentaire

Cette invraisemblable histoire est un éclat de rire gigantesque. Ce vaste roman jovial et gaillard, plein de verve et animé du souffle des *‘Mille et une nuits’*, qu'Albert Cohen a dédié à son père et écrit pour sa fille, est un chef-d'œuvre du roman comique, où il s'est laissé emporter, prenant un plaisir de gamin à délirer. Le rire, arme de vérité, fait du burlesque flamboyant de *“Mangeclous”* un chant en l'honneur de la dignité bafouée.

Il fut bien reçu par la critique.

L'édition anglaise de *“Mangeclous”* (dédiée à Weizmann) parut dès 1940

La jaquette annonçait une suite intitulée *‘Belle du Seigneur’*.

En 1938, devant l'imminence de la Seconde Guerre mondiale, Albert Cohen cessa de se vouloir écrivain. Dans *“Belle du Seigneur”*, il arrêta le récit aux années trente, et, dans le reste de son œuvre, il ne consacra que quelques lignes au temps du mépris et de l'abomination. Dire le malheur a été au-dessus de ses forces. En conséquence, célèbre en 1930, il n'eut plus qu'un petit nombre d'admirateurs dans les années cinquante.

En 1939, avant la déclaration de guerre, devenu représentant personnel de Weizmann à Paris, ainsi que délégué de l'Agence juive pour la Palestine qui, siégeant à Londres, en fit son chargé de mission auprès du gouvernement français, il multiplia les rencontres politiques réciproquement marquantes, avec notamment Mandel, alors ministre des Colonies, et futur titulaire de l'Intérieur (en mai-juin 1940), et Mendès-France, alors tout jeune sous-secrétaire d'État au Trésor dans le second cabinet Blum. En mai 1940, il gagna Bordeaux, chargé de trouver les sièges de la représentation de plusieurs organisations sionistes. En juin, Max Brusset, chef de cabinet de Mandel, lui recommanda de rejoindre l'Angleterre. Il arriva à Londres, avec sa femme et sa fille qui avait alors dix-neuf ans. Mandaté par l'Agence juive pour la Palestine afin d'établir divers liens avec les gouvernements en exil à Londres, il rencontra le général de Gaulle en août 1940, luttant pour libérer la France libre, tenter d'empêcher le génocide du peuple juif, plusieurs membres de sa famille mourant dans des camps de

concentration. Puis il oeuvra à la fondation d'Israël. Personnage important, il représenta Chaim Weizmann et le sionisme.

Parallèlement, il continuait à écrire, collaborant notamment au mensuel *“La France libre”*, dont Raymond Aron était le jeune rédacteur en chef, et au journal *“France”*, dirigé par Pierre Comert, collaboration d'ailleurs familiale, la femme et la fille de l'écrivain assurant respectivement, dans les deux publications, des tâches de correctrices.

Au milieu de ces années londoniennes intensément graves, l'année 1943 commença par une nouvelle fracture, avec la mort, à Marseille, de la mère tant aimée : le travail de deuil prit la forme d'un hommage intitulé *“Chant de mort”*, et publié en quatre parties dans *“La France libre”*, entre juin 1943 et mai 1944, ébauche du futur *“Livre de ma mère”* (1954).

Cohen rencontra Paul Henri Spaak qui, après avoir été un éphémère Premier ministre entre 1938 et 1939, était alors ministre des Affaires étrangères du gouvernement belge en exil, et les deux hommes lièrent une réelle amitié. Surtout, par l'intermédiaire de sa fille, il fit alors la connaissance de Bella Berkowich, Londonienne de vingt-quatre ans qui commença à travailler pour l'écrivain dont elle allait devenir, douze ans plus tard, la troisième épouse.

Après la capitulation allemande, il fit paraître, dans *“La France libre”*, en deux livraisons durant l'été 1945, *“Jour de mes dix ans”*, qu'il allait reprendre dans *“Ô vous, frères humains”* (1972). Travaillant, depuis septembre 1944, au Comité intergouvernemental pour les réfugiés (C.I.R.), où Bella le rejoignit, il eut la satisfaction de voir adopté, le 15 octobre 1946, un texte dont il était l'auteur, travail de juriste qu'il plaçait au sommet de ses œuvres : signé par les représentants des gouvernements membres du C.I.R., cet accord permettait aux réfugiés apatrides d'avoir enfin un vrai passeport.

Au même moment, l'écrivain et sa deuxième épouse, Marianne, se séparèrent. C'est en juillet 1947 qu'il regagna définitivement Genève, où il se retrouva haut fonctionnaire à l'Organisation internationale pour les réfugiés (O.I.R.), Bella y travaillant aussi. Mais sa fille choisit de vivre à Paris et, quelques années plus tard, mariée, elle s'installa aux États-Unis jusque dans les années 1970. À l'automne 1947, le divorce d'Albert Cohen et de Marianne officialisa leur séparation, ce qui ne les empêcha pas de rester en bons termes, jusqu'à la mort de Marianne, en 1973.

En 1949, il passa de l'O.I.T. au B.I.T. (qu'il retrouvait plus de vingt ans après y avoir entamé sa carrière). Il refusa un poste d'ambassadeur d'Israël sur les conseils de Paul-Henri Spaak, son ami, qui lui dit : «Il y a beaucoup d'ambassadeurs dans le monde, il n'y a qu'un écrivain du nom d'Albert Cohen». Au terme de l'année 1951, il quitta définitivement le B.I.T. et les fonctions internationales. À partir de 1952, il ne vécut plus que par et pour la littérature et allait écrire tous ses livres pour Bella.

Puisqu'elle n'avait pas connu sa mère, qui, succombant à la peur et au chagrin, était morte à Marseille en 1943 (le père mourut en 1952), il composa pour elle :

“Le livre de ma mère”
(1954)

Biographie

Être *«parfaitement bon»*, la mère d'Albert Cohen était dévouée à sa culture et à sa religion, bien qu'elle n'avait pas de réelles convictions religieuses, était plutôt murée dans les traditions soumises à la loi de Moïse. Son mariage avait été décidé par sa famille. Elle était sans statut social, esseulée, et a trouvé sa seule raison de vivre dans son fils unique, lui vouant un amour exclusif et quelque peu étouffant : *«Amour de ma mère, à nul autre pareil. Elle perdait tout jugement quand il s'agissait de son fils. Elle acceptait tout de moi, possédée du génie divin qui divinise l'aimé, le pauvre aimé si peu divin.»* Enfant solitaire, il ne vivait que pour elle, lui parlant en patois vénitien. Son amour pour elle le guidait, il composa ses plus beaux chants.

«Je ne veux pas qu'elle soit morte. Je veux un espoir, je demande un espoir. Qui me donnera la croyance en une merveilleuse vie où je retrouverai ma mère? [...] Ce ciel où je veux revoir ma mère, je veux qu'il soit vrai et non une invention de mon malheur.» (*“Le livre de ma mère”*, chap. XXIII).

Il exprime un remords posthume : « *Je ne lui écrivais pas assez. [...] Je n'avais qu'à écrire dix mots et elle était là, magiquement. J'étais le maître de cette magie et je l'ai si peu utilisée, idiotement occupé que j'étais par des nymphes. Tu n'as pas voulu écrire dix mots, écris-en quarante mille maintenant.* » Révélant à quel point la déchirure était profonde, il se répand en plaintes et regrets de n'avoir pas assez prouvé son amour pour elle du temps de son vivant, de l'avoir négligée voire délaissée pour ses amantes.

Il évoque aussi le choc de l'antisémitisme.

Commentaire

Ce poignant portrait est certes un hommage filial intense et tendre, mais est aussi une mise à nu : cette humble personne que fut la mère d'Albert Cohen éclaire son origine, explique toutes ses énigmes dont celle de la séduction de Solal. On constate aussi que la judéité l'habite quand il parle d'elle. L'expression de la culpabilité est si appuyée que certains passages sont à la limite de l'autoflagellation, comme s'il avait cherché à se faire encore un peu plus de mal, faisant du livre une thérapie. Il donne l'impression de vouloir exorciser le malheur d'être orphelin et, emporté par la douleur, sombre dans une forme de divagation morbide dont il se rend compte d'ailleurs, qui semble excessive chez un homme de plus de soixante ans. Il se fait aussi moralisateur, incitant les fils à aimer leurs mères mieux qu'il n'a su le faire, rendant le lecteur coupable d'ingratitude s'il n'est pas convaincu de l'amour tout-puissant de sa mère : « *Mais ce que je sais plus encore c'est que ma mère était un génie de l'amour. Comme la tienne, toi qui me lis.* »

Au besoin, Cohen s'adonne à la provocation la plus cynique, notamment dans la démythification de la passion amoureuse et de ses grandes figures, exécutée à grands coups de termes impitoyablement crus : « *Petite remarque en passant. Si le pauvre Roméo avait eu tout à coup le nez coupé net par quelque accident, Juliette, le revoyant, aurait fui avec horreur. Trente grammes de viande de moins, et l'âme de Juliette n'éprouve plus de nobles émois. Trente grammes de moins et c'est fini, les sublimes gargarismes au clair de lune, les "ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette". Si Hamlet avait, à la suite de quelque trouble hypophysaire, maigri de trente kilos, Ophélie ne l'aimerait plus de toute son âme. L'âme d'Ophélie pour s'élever à de divins sentiments a besoin d'un minimum de soixante kilos de biftecks. Il est vrai que si Laure était devenue soudain cul-de-jatte, Pétrarque lui aurait dédié de moins mystiques poèmes. Et pourtant, la pauvre Laure, son regard serait resté le même et son âme aussi.* » (Le Livre de ma mère, chap. XII).

L'écriture est puissante et enlevée, avec une forte tendance à la prolixité, l'auteur avouant : « *Oui, les mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge.* » ; avec aussi une certaine mièvrerie : « *Fini, fini, plus de Maman, jamais.* »

De ce chef-d'oeuvre, Marcel Pagnol a dit qu'il est « *un livre unique et qui durera. La plus belle histoire d'amour* ». Il est en effet devenu le classique des hommages à la mère.

Cette autobiographie connut vite plusieurs traductions (en espagnol, suédois, portugais). 'Le livre de ma mère' fut très vite traduit en plusieurs langues

En 1955, Albert Cohen épousa, en troisièmes noces, Bella Berkowich.

En 1956, il assura une réédition d'« *Ézéchiël* », version remaniée de sa pièce de 1930 et dédiée à Spaak. Elle donna lieu à une nouvelle cabale de sionistes qui la jugeaient antisémite, ce qui le fit renoncer aux représentations prévues.

Haut fonctionnaire à la retraite, âgé de soixante-dix ans, il s'attela alors surtout, dans la quiétude du bonheur conjugal, à la rédaction de la suite des aventures de Solal, qu'il avait entreprise dès 1938, et dont il avait annoncé la parution à l'occasion de la publication de « *Mangeclous* ».

Mais ses problèmes de santé (il dut subir trois graves opérations en 1961, 1962 et 1964) le retardèrent, et ce n'est qu'en 1967 qu'il remit à Gallimard l'imposant manuscrit. Refusé tel quel à cause de son ampleur, il fut amputé de la plupart des chapitres relatifs aux « *Valeureux* », opération qui aboutit à deux publications successives :

“Belle du Seigneur”
(1968)

Roman de 840 pages

Première partie

Genève, « *Sous le soleil de midi* », 1^{er} mai 1935. « *Déguisé en vieux juif* », « *pauvre et laid* », édenté, Solal, « *quatorzième des Solal* » de Céphalonie, prestigieux sous-secrétaire général de la Société des Nations, prince de beauté mais qui se qualifie de « *sous-bouffon général* », s'introduit chez Ariane Deume dont il est tombé amoureux à sa simple vision lors d'une réception officielle. C'est une jeune aristocrate protestante, de son nom de jeune fille Ariane d'Auble, qui, parce qu'il l'avait sauvée d'une tentative de suicide, a épousé le petit-bourgeois Adrien Deume, modeste fonctionnaire à la S.D.N., subordonné de Solal, mais a été vite lassée par la vie terne et routinière qu'il lui propose. Sous ces apparences misérables, Solal lui déclare son amour, tente de la séduire, persuadé que « *l'attendue et l'inattendue, aussitôt élue* » le suivra ; persuadé que l'authenticité de son amour les réunira, sans que s'y mêle « *toute cette beauté au cimetière plus tard* » ; persuadé d'avoir trouvé « *celle qui rachète toutes les femmes [...] la première humaine* ». Mais, horrifiée, elle le repousse violemment, et ce recul, répulsion et réflexe physique, coupe court à son élan. Ôtant son déguisement, il lui promet alors de la séduire par « *les sales moyens* » habituels : « *Femelle, je te traiterai en femelle, et c'est bassement que je te séduirai.* » Le même jour, Adrien, le mari d'Ariane, petit fonctionnaire à la S.D.N., risquant un blâme à cause de son inefficacité chronique, est reçu par Solal qui le fait nommer « *membre A* » par le tour spécial.

Deuxième partie

Les « *Valeureux* », cousins de « *la branche cadette des Solal* », venus de l'Île de Céphalonie, arrivent à Genève fin mai, et Saltiel rend visite à son neveu Solal au Ritz. Le 1^{er} juin, Adrien et ses parents adoptifs, Antoinette et Hippolyte Deume, se préparent à recevoir à dîner Solal, qui ne vient pas. Il confie une lettre d'excuses pour Ariane à Mangeclous qui en profite pour prendre un pantagruélique goûter avec le père Deume. Solal fait envoyer Adrien en mission à l'étranger pour trois mois, dîne avec lui le soir de son départ, le 8 juin, puis, resté seul avec Ariane, arrivée en retard après le départ de son mari, après le pari qu'il lui propose d'emblée : « *Si dans trois heures vous n'êtes pas tombée en amour, je nomme votre mari directeur de section* » (II, 35), il la séduit par un immense discours sur la séduction, « *déshonneur* » dont il se dit lassé. Elle ne résiste pas à sa brillante stratégie amoureuse et se donne le titre de « *Belle de son Seigneur* ».

Troisième partie

Leur amour exaltant connaît d'abord « *le délire sublime des débuts* » (III, 38), couronnés par l'enlèvement, pour l'Italie puis la Côte d'Azur, d'Ariane, les amants vivant alors six semaines de bonheur intense, alors qu'Isolde, la « *vieille* » maîtresse de Solal, se suicide.

Quatrième partie

S'étant promené, « *habillé en juif, avec lévite longue et phylactères* », dans les rues du Berlin nazi, Solal, tabasé et en sang, est soigné par la naine Rachel qui se cache avec sa sœur folle et aveugle dans la « *cave Silberstein* ». Ariane, effrayée par le silence de son amant, rassurée enfin par un télégramme, se prépare longuement à le revoir le 25 août. Mais, à l'heure dite, c'est Adrien, revenu plus tôt que prévu, qui sonne à la porte. La même nuit, aidée par les Valeureux, Ariane s'enfuit à cheval pour rejoindre Solal. Adrien, abattu, erre dans sa maison vide, puis tente de se suicider.

Cinquième partie

Installés dans un hôtel à Agay, sur la Côte d'Azur, Ariane et Solal, qui, poussé par une logique d'échec et par un sentiment de solidarité, est intervenu en faveur des juifs allemands, s'est ainsi discrédité auprès de la S.D.N., a perdu son poste puis sa nationalité française, vivent à l'écart des autres mais sont cependant reconnus. Ils décident de louer une villa, "La belle de mai". Solal, qui a caché la vérité à Ariane, supporte de plus en plus mal l'ennui et la lassitude qui s'installent, tandis que l'amour s'étirole et se fane, tourne et se débat sur lui-même, que la passion s'épuise.

Sixième partie

En septembre 1936, Solal entreprend d'humiliantes démarches à Paris, puis à Genève, pour réintégrer le monde social. Ayant échoué, il erre dans les rues, en butte aux omniprésents discours antisémites. Sa déchéance sociale paraît inéluctable et se double d'une dégradation morale, car il a conscience d'avoir aussi trahi sa judéité, remords qui le ronge au rythme de cette litanie désabusée : « *Leur pauvre vie* » (VI, 42), formule qui inaugure huit paragraphes consécutifs. Ariane, après le retour de son amant, lui avoue avoir eu, avant de le connaître, une liaison avec un chef d'orchestre, réfugié politique allemand, Serge Dietsch. Fou de jalousie, Solal multiplie les scènes, de plus en plus violentes et dégradantes.

Septième partie

De retour au Ritz, à Genève, les amants, qui prennent de l'éther, qui sont de « *pauvres damnés du paradis* », enfermés dans leur solitude et la déchéance de leur passion, décident d'accomplir un double suicide, afin de sauver leur amour passé, et le font le 9 septembre 1936.

Analyse

Intérêt de l'action

Ce roman en sept parties et cent six chapitres numérotés mais non titrés est le troisième volet d'une tétralogie. Entrepris dans les années 1935, il fait suite à "*Solal*" (1930) et à "*Mangeclous*" (1938). On peut même se demander si Albert Cohen, se montrant fidèle à ses fantasmes de jeunesse, faisant revenir encore une fois les mêmes personnages, la même société, n'a pas passé sa vie à réécrire la même histoire. De plus, "*Belle du Seigneur*" et "*Les valeureux*" (1969) ne formaient à l'origine qu'une seule œuvre : en réponse à des exigences éditoriales (mille deux cents pages composaient le livre initial), le contenu qui était inséré entre les onzième et douzième chapitres de "*Belle du Seigneur*" en fut retranché et fut finalement publié l'année suivante sous le titre "*Les Valeureux*". Ainsi, par rapport aux deux premiers titres de la trilogie, s'amointrit dans cette œuvre la présence des Valeureux : Saltiel, Mangeclous, Mattathias, Michaël et Salomon. Nous retrouvons avec moins de régularité la fantaisie, la fraîcheur et la verve des cinq héros, mais découvrons des personnages tout aussi truculents. Ainsi, les parutions de "*Mangeclous*" et des "*Valeureux*" ayant répondu d'abord à des demandes de l'éditeur (impatience dans un cas, refus de publier tel quel un manuscrit dans l'autre) et furent donc plutôt accidentelles, on peut considérer que la saga des Solal, telle que l'aurait publiée Cohen s'il l'avait pu, se serait « réduite » à Solal d'un côté et, de l'autre, à l'énorme ensemble constitué de "*Mangeclous*", "*Belle du Seigneur*" et "*Les Valeureux*".

La trame de ce roman est simple, le nombre d'acteurs limité. Sa trajectoire est conventionnelle : sur le plan social, elle fait passer le héros de la gloire à la déchéance, tandis que l'histoire d'amour en réunit toutes les facettes (séduction sans coup férir, rencontres en cachette, ennui, lassitude, mort). L'amour, dès sa naissance, est absolu et définitif et la suite n'est que longs développements de l'évolution de la passion amoureuse, des charmes et des contradictions, des rouages et des ruses d'une passion brûlante et dévastatrice, consciente et expliquée côté Solal, subie côté Ariane, allant

jusqu'à une issue tragique. Empruntés à la comédie bourgeoise, les personnages ont le destin de Tristan et Yseult, de Roméo et Juliette : le lien qui les unit est un lien de mort, ils vont au suicide, et "*Belle du Seigneur*" est une tragédie.

Mais le tout est saupoudré de l'humour juif le plus cocasse qu'on retrouve dans sa naïveté et sa drôlerie chez les « *Valeureux* » qui font des apparitions décalées et quasi onirique (dans la veine de "*Solal*").

Au passage, on reconnaît une allusion biblique, Solal, voulant conquérir Ariane, se conduisant avec Deume comme le roi David, voulant conquérir Bethsabée, avec Urie, à la différence que Deume ne périt pas au cours de sa mission mais se suicide à son retour.

Albert Cohen s'est abandonné au plaisir de la logorrhée, dans un flot continu de pensées. Mais il faut reconnaître qu'au long de ces 845 pages serrées (ce qui serait aisément l'équivalent de trois ou quatre romans d'ampleur normale), certaines sont évidentes de compréhension des ressorts psychologiques, certaines nettement redondantes et pénibles, distillant un ennui parfois pesant.

Cependant, ce monument dans tous les sens du terme, mêlant lyrisme, cynisme, férocité, fantaisie, tragédie, sublime et grotesque, est servi par un grand style.

Intérêt littéraire

La virtuosité littéraire d'Albert Cohen est telle qu'il nous donne l'impression d'être au cirque car il exécute voltiges savantes et pirouettes joyeuses d'une phrase à l'autre de ce livre toujours étonnant, souvent éblouissant. On craint qu'il ne se casse la figure, mais ce bougre d'acrobate ne manque ni d'air ni de souffle, et le tourbillon qu'est "*Belle du Seigneur*" ne retombe. Il déploie un art baroque qu'il a lui-même défini comme « *une prolifération glorieusement cancéreuse* ». Cette pratique est lisible dès l'incipit : « *Descendu de cheval, il allait le long des noisetiers et des églantiers, suivi des deux chevaux que le valet d'écurie tenait par les rênes, allait dans les craquements du silence, torse nu sous le soleil de midi, allait et souriait, étrange et princier, sûr d'une victoire. À deux reprises, hier et avant-hier, il avait été lâche et il n'avait pas osé. Aujourd'hui, en ce premier jour de mai, il oserait et elle l'aimerait. / Dans la forêt aux éclats dispersés de soleil, immobile forêt d'antique effroi, il allait le long des enchevêtrements, beau et non moins noble que son ancêtre Aaron, frère de Moïse, allait, soudain riant et le plus fou des fils de l'homme, riant d'insigne jeunesse et amour, soudain arrachant une fleur et la mordant, soudain dansant, haut seigneur aux longues bottes, dansant et riant au soleil aveuglant entre les branches, avec grâce dansant, suivi des deux raisonnables bêtes, d'amour et de victoire dansant tandis que ses sujets et créatures de la forêt s'affairaient irresponsablement.* » (I, I). On a remarqué notamment les répétitions de « *allait* », « *riant* », « *soudain* » et « *dansant* ».

En fait, "*Belle du Seigneur*" étant plusieurs livres dans un roman, chacun a son propre style. Et il change de style pour s'adapter au personnage en jeu, épousant ainsi tous les styles et tous les tons : la narration minutieuse, le lyrisme exalté, le panache, le monologue intérieur échevelé, l'humour cinglant dialogues enlevés, les envolées oniriques.

Il alterne des chapitres très longs et des chapitres très brefs. Certains des longs chapitres contiennent des monologues intérieurs qui ne sont même pas ponctués. Ainsi, pour exprimer la confusion d'Ariane, reprenant la technique narrative illustrée par Joyce dans le fameux monologue de Molly à la fin d'"*Ulysse*", il nous inflige les douze pages du chapitre XVIII qui commencent ainsi : « *Non je ne descendrai pas non je ne veux pas voir le type tant pis si scandale oh je suis bien dans mon bain il est trop chaud j'adore ça tralala dommage j'arrive pas à siffler vraiment bien comme un garçon oh je suis bien avec moi les tenant à deux mains je les aime j'en soupèse l'abondance j'en éprouve la fermeté ils me plaisent follement au fond je m'aime d'amour Eliane et moi à neuf dix ans on partait à l'école l'hiver on se tenait par la main...* »

Pourtant, celui dont les phrases fiévreuses, souvent très longues, qui s'enreoulent sur elles-mêmes dans un texte compact dont sont bannis les alinéas, ont suscité des rapprochements fréquents avec le style de Proust ne dédaigna pas la sobriété des phrases brèves. Ainsi, pour faire ressortir la bêtise, la petitesse d'esprit de Madame Deume mère, la belle-mère d'Ariane, le style est sec, les phrases courtes et le vocabulaire infantile : « *- Sois tranquille, mon cher ami, répondit Mme Deume avec un sourire bienveillant, je puis me comporter d'une certaine façon en famille et d'une autre dans le*

monde. Mon père, Dieu merci, recevait. (Elle fit une aspiration de salive de la plus haute distinction.) Allons, va mettre ton smoking, qu'on n'ait pas de surprises au dernier moment, et puis ça t'occupera. Je te l'ai bien élargi, vu que mon cher père n'avait pas de ventre, lui. » Ce qu'allait regretter Pierre-Henri Simon, dans "Le Monde", du 9 novembre 1968, qui, s'il parla d'«un crépitement de trouvailles de plume », ajouta : « On trouve [...] des trucs contestables, des traînées de prose de dix, vingt pages et plus, où le romancier se met à supprimer ponctuation et majuscules [...] et ça passe difficilement, il faut l'avouer, malgré un crépitement de trouvailles de plume. »

C'est avec un lyrisme enthousiaste qu'Albert Cohen évoque les jouissances de la passion amoureuse :

- « Attentes, ô délices, attentes dès le matin et tout le long de la journée, attentes des heures du soir, délices de tout le temps savoir qu'il arriverait ce soir à neuf heures, et c'était déjà du bonheur. Aussitôt réveillée, elle courait ouvrir les volets et voir au ciel s'il ferait beau ce soir. Oui, il ferait beau, et il y aurait une nuit chaude avec beaucoup d'étoiles qu'ils regarderaient ensemble, et il y aurait du rossignol qu'ils écouterait ensemble, elle tout près de lui, comme la première nuit, et ensuite ils iraient, iraient se promener dans la forêt, se promener en se donnant le bras. Alors, elle se promenait dans sa chambre, un bras arrondi, pour savourer déjà. Ou bien, elle tournait le bouton de la radio, et si c'était une marche guerrière déversée de bon matin, elle défilait avec le régiment, la main à la empe, en raide salut militaire, parce qu'il serait là ce soir, si grand, si svelte, ô son regard. » (III, XXXIX).

- « Soirées des débuts, ravissants entretiens par tant de baisers interrompus, trêves de chasteté, délice si intéressant de se raconter à l'autre, d'apprendre tout de l'autre, de lui plaire. » (III, XLI).

- « Nuits des débuts, longues nuits balbutiantes, incessantes reprises du désir, enlacements, secrets murmures, chocs rapides et lourds, fureurs battantes, Ariane servile, autel et victime, parfois refermant ses dents sur le cou de l'aimé en une morsure plaintive. Ô ses yeux blancs de sainte extasiée, et elle lui demandait s'il était heureux en elle, s'il était bien en elle, lui demandait de la garder, la garder toujours. Nuits des débuts, mortelles chairs en lutte, rythme sacré, rythme premier, reins levés, reins abaissés, coups profonds, rapides coups impersonnels, implacabilité de l'homme, elle passionnément approuvant, soudain cambrée, allant au-devant de l'homme. » (III, XLII).

- « Marche triomphale de l'amour. Auguste, elle allait, mue par l'amour comme autrefois ses sœurs des temps anciens, [...] Ariane solennelle, à peine souriante, accompagnée par quelle céleste musique, l'amour, l'amour en ses débuts. » (IV, LXVII).

Mais il sait aussi peindre la déchéance : « Elle toussa, et il la vit. Si lamentable, [...] avec son imperméable, sa combinaison, ses bas écroulés, son nez grossi, ses paupières enflées de larmes, ses beaux yeux cernés de bleu malade. Sa chérie, sa pauvre chérie. Ô maudit amour des corps, maudite passion. » (VI, LII).

Intérêt documentaire

"Belle du Seigneur" est aussi un tableau social.

L'action se situe à Genève, ville qu'Albert Cohen a habitée si longtemps et dont il a fait sa ville (il est aussi un écrivain genevois, le plus grand sans doute depuis Jean-Jacques Rousseau) dont il fait le symbole de la « bien-pensance » bourgeoise européenne. Il trace des caricatures cruelles de bourgeois préoccupés uniquement des apparences. Genève et les salons de la Société des Nations sont un monde proustien qui semble à la mesure des ambitions stendhaliennes du héros. Il en fit la satire avec férocité : « Sous les rires, les sourires et les plaisanteries cordiales, un sérieux profond régnait, tout d'inquiétude et d'attention, chaque invité veillant au grain de ses intérêts mondains. Remuant le glaçon de son verre ou se forçant à sourire, mais triste en réalité et dégoûté par l'inévitable inférieur qui lui cassait les pieds, chaque important se tenait prêt à s'approcher tendrement d'un surimportant enfin repéré, mais hélas déjà pris en main par un raseur, rival haï : surveillait sa proie future tout en feignant d'écouter le négligeable, se tenait sur le qui-vive, les yeux calculateurs et distraits, prêt à lâcher le bas de caste après un hâtif "à bientôt j'espère" (ne pas se faire d'ennemis, même chétifs) et à s'élaner, chasseur expert et prompt à saisir l'occasion, vers le surimportant, bientôt libre, il le sentait soudain. Aussi, ne le lâchait-il plus des yeux et tenait-il prêt un sourire. Mais

le surimportant, pas bête, avait flairé le danger. S'étant brusquement débarrassé de son actuel raseur et faisant mine de n'avoir pas vu le regard et le sourire de l'humble important, regard d'aimante convoitise et sourire de vassalité à peine esquissé mais tout prêt à s'élargir, le surimportant, feignant donc la distraction, s'esbignait en douce et disparaissait dans la foule buvante et mastiquante, tandis que le pauvre important, déçu mais non découragé, triste mais tenace et ferme en son propos, s'apprêtait, débarrassé de son casse-pieds personnel, à forcer et traquer une nouvelle proie.» (II, XXVI).

Il se livre à une charge impétueuse contre la Société des Nations, grand «machin» (comme aurait pu dire de Gaulle !) à vous dégoûter des institutions, en proie à une délicieuse et délétère décrépitude. La description par Albert Cohen de ses fonctionnaires, de leur petitesse d'esprit, de leur sottise, de leur paresse, de leur inefficacité, de leur arrivisme est à la fois désespérante et éblouissante. Ils sont uniquement occupés à faire carrière, leur seule ambition étant d'accéder aux niveaux supérieurs. À ce titre, Adrien Deume en est un digne représentant : cherchant l'intrigue et le moyen de se faire bien voir mais ne travaillant jamais quand il faut. Albert Cohen déploie une aisance souveraine dans la description caustique et jubilatoire des milieux diplomatiques et cosmopolites.

Le livre dénonce l'antisémitisme. Évoquant Albert Cohen, Alain Finkielkraut rappelle cette visibilité du patronyme juif dans le discours antisémite français des années trente : Quand M. de Maussane apprend que sa fille Aude a l'intention d'épouser le juif Solal, il se console de cette mésalliance en se disant qu'au moins le ravisseur ne s'appelle pas Isaacsohn ou Gouggenheim. Nous sommes en 1930 et ce détail, glissé comme par inadvertance dans le premier roman d'Albert Cohen, rend compte très fidèlement du climat politique de la décennie qui s'ouvre.

Solal fait vains efforts pour combattre les persécutions que les nazis faisaient subir aux juifs. Il est lui-même renvoyé de la Société des Nations, rejeté de la société, ce qui laissait présager le cataclysme à venir.

Albert Cohen établit des contrepoints entre les rangs sociaux (bourgeois / nobles) les religions (juifs / protestants) les nations (Suisse / France / Belgique). Solal finit apatride.

Intérêt psychologique

Albert Cohen étudie les rapports humains : homme / femme ; sexe / spiritualité ; érotisme / ennui ; beauté / laideur.

Sans nul doute, il mit de sa vie dans son héros, Solal : tous deux sont Juifs, originaires de la même région (Albert Cohen naquit à Corfou, Solal dans l'île de Céphalonie); par ailleurs, Cohen fut membre du Bureau International du Travail à Genève, Solal est sous-secrétaire général à la Société des Nations ; tous deux bien sûr aimèrent passionnément... Et c'est avec une étonnante vitalité qu'à soixante-dix ans il parla de l'amour avec enthousiasme. Pourtant, une analogie systématique entre le héros et son créateur serait réductrice : s'il s'identifie à Solal, c'est pour mieux le morigéner, dénoncer sa superbe, l'inviter à son tribunal. Et il vit aussi en chacun des « Valeureux », cousins et compagnons fantasques de Solal (l'oncle Saltiel, Mangeclous...) qui viennent apporter une dose d'humour par leur simplicité et leur pratique très saine et régulière de la religion juive.

Vouloir nommer l'inspiratrice du personnage d'Ariane paraît dérisoire : en elle sont sans doute réunies plusieurs femmes rencontrées par l'écrivain ; peut-être même possède-t-elle quelque chose de chaque femme.

Le foisonnement et la dimension de l'œuvre puisent en effet beaucoup de leur force dans la richesse et la justesse des peintures de personnages qui gardent une profonde humanité, l'écrivain montrant de la sympathie même pour les victimes de son ironie. Le lecteur pénètre le monde, la pensée, les préjugés de chacun, qu'il soit protagoniste (Solal et Ariane) ou « secondaire » (la famille Deume, les Valeureux, la bonne Mariette). C'est souvent à travers de longs monologues (rêverie, journal, lettre, discours solitaire), qu'Albert Cohen nous entraîne dans les méandres, surprises et fantaisies de leur pensée. Il atteint une justesse étonnante et captivante, souvent mariée à un regard ironique et cruel.

Adrien Deume, pauvre époux d'Ariane, l'idiot d'une famille ridicule, s'il incarne la dérision de l'ambition, amuse plus qu'il ne rebute. Il annonce et magnifiera l'éclat de Solal. Comme sa mère, il est toujours prêt à mépriser ce qui sur l'échelle sociale lui est inférieur, et à flatter et vénérer ce qui le domine. Une

autosatisfaction mêlée d'ambition calculatrice monopolise ses pensées, sans que pour autant y balbutie la moindre étincelle de malice ni de finesse. Adrien Deume s'illustre aussi par une singulière paresse, observée avec une justesse irrésistible. On lui donne volontiers le titre de cocu bien qu'il reste assez humain et bon, trop bon avec sa femme. Quand elle le quitte, tout son petit monde s'écroule car c'est encore un enfant vivant avec son père (être faible et lâche, effacé, tyrannisé par sa femme et appréciant Ariane, peut-être comme un souvenir érotique) et sa mère, laide, acariâtre et conventionnelle, parangon de vertu chrétienne (ou vécue comme tel par elle) et de mesquinerie sociale, ne souffrant pas sa bru, belle, noble et intelligente. Mme Deume mère est l'antithèse absolue d'Ariane ; elle est en plus d'une bigoterie qui donne des scènes truculentes quand elle reçoit ses amies. Même au plus profond de la douleur, le ridicule ne quitte pas ce pauvre personnage qu'est Adrien Deume. Avec lui le tragique devient pathétique : tout en lui est grotesque, même son suicide raté.

Le ridicule, Cohen le traque jusque dans la séduction : Ariane, la « *Belle du Seigneur* », est une nouvelle Mme Bovary. Le lecteur est séduit par son plaisir d'être ; la créature trouve son pardon dans les charmes que lui prête son créateur. Elle est émouvante lorsqu'elle s'invente un interlocuteur imaginaire, l'entretient de mille anecdotes, lui confie son passé, ses haines ou ses émotions. Elle devient ridicule et antipathique, agace, lorsqu'elle n'est plus que coquetterie et désir de séduire, qu'elle voudrait l'amour pur et éternel, qu'elle ne parle jamais de fonctions naturelles et craint à tout moment de paraître vulgaire. Elle est pathétique en objet d'amour manipulé par Solal, inconsciente du ressort des choses ; lorsqu'elle ne recule devant nulle stratégie, mensonge, ni déchéance pour tenter de sauver son amour. Si elle devient à ce point pitoyable, c'est qu'elle se débat contre l'issue de sa passion, en refuse la fatalité.

Cette dimension pathétique est absente du personnage de Solal. Cousin du Vronsky d'« *Anna Karénine* », il est d'abord le séducteur, présenté comme le seul pouvant avoir la compréhension des mécanismes amoureux et humains.

Son immense discours sur la séduction prend place dans le chapitre le plus long du roman (plus de cinquante pages !) et l'un des plus célèbres. Solal commence par y affirmer sa « *honte de devoir [l'amour des femmes] à [sa] beauté, [son] écœurante beauté* » et par dénoncer impitoyablement le rôle excessif que joue dans toute séduction cette beauté, « *c'est-à-dire une certaine longueur de viande, un certain poids de viande, et des osselets en bouche au complet, trente-deux* » : « *Alors, je vous le demande, quelle importance accorder à un sentiment qui dépend d'une demi-douzaine d'osselets dont les plus longs mesurent à peine deux centimètres ?* » Puis il démonte cyniquement le jeu de la séduction, énumère et commente les onze « *manèges* » de la séduction : « *Premier manège, avertir la bonne femme qu'on va la séduire. [...] Elle reste par défi, pour assister à la déconfiture du présomptueux. Deuxième manège, démolir le mari. [...] Troisième manège, la farce de poésie. Faire le grand seigneur insolent, le romantique hors du social, [...] pour que l'idiote déduise que je suis de l'espèce miraculeuse des amants, le contraire d'un mari à laxatifs, une promesse de vie sublime. [...] Quatrième manège, la farce de l'homme fort. [...] La force est leur obsession [...], babouines qu'elles sont. [...] Le gorille, toujours le gorille ! [...] Babouins, tous ! [...] Cinquième manège, la cruauté. Elles en veulent, il leur en faut. [...] Si tu veux connaître leur grand amour, paie le sale prix, remue le fumier des merveilles* » mais « *Sois cruel avec maîtrise* » [...] *Sixième manège, la vulnérabilité. [...] Il faut que sous ta force elles découvrent une once de faiblesse. Sous le haut gaillard, elles adorent trouver l'enfant. [...] Bref, neuf dixièmes de gorille et un dixième d'orphelin leur font tourner la tête. Septième manège, le mépris d'avance. Il doit être témoigné au plus tôt mais point en paroles. [...] Huitième manège, les égards et les compliments. Si leur inconscient aime le mépris, leur conscient par contre veut des égards. [...] Neuvième manège, proche du septième, la sexualité indirecte. Dès la première rencontre, qu'elle te sente un mâle devant la femelle. [...] Dixième manège, la mise en concurrence. [...] Panurgise-la donc sans tarder, dès le premier soir. [...] Et maintenant elle est mûre pour le dernier manège, la déclaration. Tous les clichés que tu voudras, mais veille à ta voix et à sa chaleur. Un timbre grave est utile. [...] Et n'oublie pas de parler de départ ivre vers la mer, elles adorent ça. Départ ivre vers la mer, retiens bien ces cinq mots. Leur effet est miraculeux. Tu verras alors frémir la pauvre. [...] Partir est le maître mot, partir est leur vice. Dès que tu lui parles de départ, elle ferme les yeux et elle ouvre la bouche. Elle est cuite et tu peux la manger à la sauce*

tristesse. C'est fini. Voici la nomination de votre mari. Aimez-le, donnez-lui de beaux enfants. Adieu, madame.» (II, XXXV).

À sa première déclaration, promesse d'amour unique et infini, répond la seconde, annonce de la naissance mais aussi de la mort de l'amour, de l'ennui inéluctable et si proche. C'est par lui que la dimension fatale de l'œuvre est annoncée.

Et pourtant la fatalité s'éclipse pour une seconde et dernière fois : Solal lui-même succombe à l'enchantement de la passion, éblouissement proclamé dans la troisième partie du roman. Les sombres promesses semblent s'être éloignées; mais, alors que, fier et confiant dans son accoutrement miteux, il croyait en l'éternité de son amour, il n'est plus cette fois que victime d'une illusion, cet espoir d'un amour unique et peut-être éternel ne vivant que le temps de trois chapitres. L'exclusion sociale dont il est victime enferme, isole les deux amants, condamnés à ne vivre que par et pour leur amour, enfermés dans la stérilité d'un « *amour chimiquement pur* », mais privé du miroir et de la nourriture de la société. De cet amour ne rayonne plus alors que le cynisme de Solal et les luttes pitoyables d'Ariane. Quand survient le déclin de son amour, contrairement à Ariane, il le vit et le subit en toute conscience et, sûr de l'issue, ne fait rien pour y échapper.

Ainsi, Albert Cohen sut aussi bien évoquer avec un rare lyrisme les jouissances de la passion amoureuse et, s'adonnant à la provocation la plus cynique, procéder à sa démythification à grands coups de termes impitoyablement crus.

Intérêt philosophique

“*Belle du Seigneur*” présente une critique de la bêtise humaine, notamment occidentale.

Le roman d'amour présente l'amour selon Albert Cohen, et, à prime abord, on peut regretter la conception de la femme qui s'y fait jour : son unique mission serait sa fonction de proie d'amour pour l'homme. Mais, en fait, l'esprit très religieux, très religieusement juif d'Albert Cohen, montre un immense désir de pureté et il dénonce féroce l'amour profane et la passion.

À travers la volonté de séduction de Solal, il s'en prend, une fois de plus, à l'Occident : l'esprit de conquête a été la véritable vocation de la chevalerie qu'elle a entraînée dans les croisades, comme celle des conquistadors qui ont fini par vouloir dompter la planète entière, leur aventure se terminant au milieu du XXe siècle dans les plaines de Russie et de Pologne. L'amour-passion, autre face de l'esprit de conquête, est, lui aussi, un legs de la chevalerie.

La recherche de la perfection se dissout presque aussitôt et la démesure de l'amour conduit à la tragédie de sa mort car il est condamné du fait qu'il est coupé du social.

Comme l'a constaté Claude Lanzmann : « La mort hante et ronge ce livre de jeunesse et d'amour. » On décèle en effet dans le roman deux hantises d'Albert Cohen, deux obsessions qui n'en sont qu'une : obsession de l'animalité et de la mortalité de l'être humain, ou plutôt de sa chair. Si, comme nous en sommes avertis dès le troisième chapitre, la séduction et l'amour doivent passer par cette chair, alors la splendeur, l'enchantement et la force de cet amour sont condamnés à s'éteindre. Le livre est un pavé dans la mare de l'amour.

La séduction et l'attachement se nourrissent de puissance et non de petitesse ou de simple vulnérabilité, si bien incarnées par le grotesque d'Adrien Deume, mais aussi par l'émouvante humilité du vieux Juif, exclu et rejeté, double et compagnon de Solal. Et bientôt se révèlent toute l'illusion et la vanité d'un tel amour, fondé sur des bases si dérisoires : triste amour que celui de ces amants prisonniers du culte, et bientôt de l'ennui, de leur corps ; triste amour où la détresse et l'exclusion de Solal, son unique vérité, son identité, ne peuvent s'exprimer devant la femme adorée : en seigneur il a séduit, seigneur il doit rester.

Nicole Avril, dans son “*Dictionnaire de la passion amoureuse*”, explique que “*Belle du Seigneur*”, le chef-d'œuvre d'Albert Cohen, ce livre qui fut comme un roman d'éducation pour tant de jeunes Français de la fin des années 60, n'est pas une apologie mais un procès de la passion amoureuse ! Il aurait plutôt montré la malédiction de l'amour chez Cohen, que, à la fin des fins, dans le huis clos de la chair éperdue de l'autre chair, c'est toujours la mort qui gagne. Hélas.

Destinée de l'oeuvre

Le roman, dédié à Bella, fut publié chez Gallimard, en mai 1968. Du fait de sa longueur et des événements politiques alors en cours, les premiers comptes rendus ne datèrent que de l'été. En novembre, il fut couronné par le grand prix du roman de l'Académie française. Il fut encensé par la critique. Jean Freustié, dans *"Le Nouvel Observateur"* du 23 décembre 1968, s'enthousiasma : «C'est un livre extraordinaire, irritant, magnifique, propre à déclencher les passions. De ma vie je n'ai assisté au spectacle d'une telle délectation d'un auteur en présence de la bêtise. [...] Votre sottise propre vous saute aux yeux, vous emplit la bouche d'un goût amer. Vous n'êtes plus rien. C'est une singulière expérience. [...] C'est un livre fait pour casser l'orgueil. Pour casser tout. Au passage, et dans son pessimisme absolu, il ramène à zéro la passion sexuelle. [...] En dépit des longueurs, la démarche est splendide, royale peut-on dire. Ce qu'Albert Cohen ne met jamais en doute, et avec raison, c'est son pouvoir de création. Il avance et tout s'écarte devant lui. Je crois saisir en cet esprit très religieux, très religieusement juif d'Albert Cohen, un immense désir de pureté. Qu'on soit ou non d'accord avec le principe sous-jacent, on constatera que ce n'est pas là un des aspects les moins intéressants du livre. *"Belle du seigneur"* est beaucoup plus qu'un roman : un monument, une cathédrale, un morceau de temps recréé dans sa générosité, sa totalité.»

Pour Bernard-Henri Lévy, «c'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre».

François Nourissier, dans *"Les Nouvelles littéraires"* du 12 septembre 1968, fut plus réticent : «Quel morceau ! Quel monstre ! 845 pages, 32 francs et à peu près autant d'heures de lecture que de francs : on est terrorisé. Il faut aussi confesser que les murmures, la réputation éclair et la vague de publicité qui accompagnent *"Belle du Seigneur"* ont de quoi indisposer. On tente pourtant l'aventure. On plonge dans l'énorme histoire : alors le mécanisme joue et l'on est piégé. Des beautés éclatantes, des torrents de mauvais goût : on est emporté par l'un, ébloui par les autres. On sort de là un peu stupéfait, la tête vide - mais soyons francs : le jeu en valait la chandelle.»

Seul Angelo Rinaldi, dans *"L'Express"* du 21 novembre 1986, fut à son habitude hostile : «L'écrivain, qui, de son propre aveu, ne s'est pas intéressé au système narratif de ses devanciers n'en a pas non plus inventé un qui innove. À moins de faire de pauvreté vertu. La tristesse et la pitié de Cohen devant la misère du monde et des passions sans but ne sont pas contestables. N'était-il pas condamné à la platitude en décrivant, à longueur de chapitres, des personnages qui profèrent des bêtises? Tout entier à ses proies attaché, le dénonciateur n'a-t-il pas négligé l'ombre nécessaire à la perspective dans la fiction? Avec lui, tout est trop clair. Sauf son succès de naguère et un enthousiasme que nous avons partagé. Celui-ci a diminué, comme s'est apaisé lui-même ce fleuve romanesque : il montre à la fois son peu de profondeur et la continuité de son débit. Faut-il voir dans l'apothéose de Cohen l'illustration du mauvais goût moyen d'une époque?»

Si Albert Cohen a mis trente ans à écrire *"Belle du seigneur"*, il en aura fallu trente-huit pour passer du livre à l'écran. Dès sa parution, le roman fit tourner les têtes. Dans une lettre de trois pages à Albert Cohen, Catherine Deneuve exprima son désir d'incarner Ariane. Brigitte Bardot, qui s'estimait trop âgée, regretta de ne pas terminer sa carrière avec un tel rôle. Bernard-Henri Lévy fut pressenti pour le rôle de Solal. Mais Gallimard, dès 1968, céda les droits, pour trente ans, aux frères Hakim. Albert Cohen, qui, à l'époque, n'était pas riche, ébloui par cet amas d'argent, avait accepté. Mais, quand il découvrit qui étaient les frères Hakim, il s'en mordit les doigts. Leur filmographie (*"Belle de jour"*, *"L'avventura"*, quelques Carné) était flatteuse, mais leur réputation effroyable. Le projet fut mis en veilleuse. Les frères Hakim comptèrent sur la traduction anglaise qui ne parut que dans les années 90. En attendant, les droits furent cédés à des sociétés basées en Suisse, au Liechtenstein, à Guernesey. Mais il manquait un chaînon à ces cessions : elles n'avaient pas été notifiées à Gallimard, ce qui permit à maître Jacoby, qui avait été investi du droit moral sur l'oeuvre de l'écrivain, d'intenter un procès en 1998. Là-dessus, Glenio Bonder, jeune cinéaste brésilien, réalisa un formidable documentaire sur Cohen pour *"Un siècle d'écrivains"*. Ayant gagné la confiance de Bella Cohen, la veuve de l'écrivain, il proposa de racheter les droits à Gallimard qui, moyennant finance, les récupéra et les lui rétrocéda. Secondé par Vincenzo Cerami, scénariste de *"La vie est belle"*, et James Daearden, scénariste de *"Liaison fatale"*, Bonder tailla dans le roman-fleuve pour se

concentrer sur l'histoire d'amour entre Ariane (Ludivine Sagnier) et Solal (Alessio Boni), un des deux frères de la saga italienne "Nos meilleures années". En 2006, le tournage eut lieu simultanément en français et en anglais.

"Les valeureux"
(1969)

Roman

C'est une suite de l'épopée hilarante des juifs de Céphalonie, des cousins de Solal, Mangeclous, Saltiel, qui sont des clowns philosophes.

Commentaire

C'était une partie de "Belle du Seigneur" qui aurait dû s'inscrire primitivement entre le onzième et le douzième chapitres si l'éditeur puis l'auteur n'avaient décidé d'en faire une œuvre autonome que magnifie le comique. Dans ce nouvel hommage au génie dynastique sur lequel les épreuves du temps n'ont pas de prise, on constate que seuls « les valeureux » ont droit à l'indulgence du romancier car, avec eux, triomphent les humbles.

Albert Cohen procéda à des rééditions, avec quelques modifications, de "Solal" et de "Mangeclous". Prolongeant "Le livre de ma mère" par le livre de l'enfant, il fit paraître :

"Ô vous, frères humains"
(1972)

Autobiographie

À Marseille, le 16 août 1905. Albert Cohen fêtait ses dix ans, avec trois francs en poche, cadeau de sa mère. Ce matin-là, il était un enfant heureux, heureux de vivre dans cette belle France qu'il aimait et admirait, la patrie de La Fontaine, Racine, Victor Hugo et Louis Pasteur... Il était heureux même si ses camarades de classe se moquaient de l'accent oriental qu'il avait gardé de sa Corfou natale. Mais, ce jour-là, son bonheur prit fin brutalement. Alors qu'il rentrait de l'école, il s'était arrêté devant l'échoppe d'un camelot qui lançait à la cantonnade des plaisanteries sur les juifs. Il s'entendit apostropher : « *Toi, tu es un sale Youpin, hein? me dit le blond camelot aux fines moustaches que j'étais allé écouter avec foi et tendresse à la sortie du lycée. "Tu es un sale Youpin, hein? je vois ça à ta gueule..."* ». Il fut abasourdi, incrédule devant les injures du camelot et les rires de la foule qui assistait à la scène : « *Quelques minutes auparavant, je m'étais avancé vers la table du camelot avec un sourire d'enfant et je parlais maintenant avec un sourire de bossu. Je m'étais avancé en offrant les roses de mon cœur et on m'avait jeté au visage, à mon visage confiant et neuf, un paquet d'immondices. [...] Ce fut pour moi un choc inouï. J'ai marché à travers Marseille pendant de longues heures [...], dans les rues de Marseille où, à tous les coins de rues, des inscriptions à la craie lui sautaient au visage : «Mort aux Juifs». «Je suis rentré chez moi vers minuit. J'ai tout raconté à mes parents. Ils ont pleuré, coupables d'avoir mis au monde un enfant différent des autres enfants, un enfant voué au malheur.»*

La blessure n'allait pas se refermer. Il n'oublia jamais ce jour de son enfance où il fit face, pour la première fois, à l'anti-sémitisme, à la bêtise et à la cruauté humaine, sinistre présage à l'aube d'un siècle qui, certes, a vu bien pire. La conscience de ses origines allait déterminer sa vocation : parler et agir au nom du peuple juif.

Commentaire

Le titre de ce récit humaniste, qui appelle à la pitié entre les êtres humains, à défaut de l'amour, impossible, du prochain, fut emprunté à François Villon. "Ô vous, frères humains" reprenait partiellement "Jour de mes dix ans" qui avait été écrit durant la guerre.

Si, en 1905, Albert Cohen subit la blessure fondamentale en découvrant l'antisémitisme, le racisme, c'est qu'alors la France vivait au rythme de l'affaire Dreyfus. Il déclara plus tard qu'il n'avait trouvé de salut possible que dans l'amour des femmes et dans sa passion pour l'écriture qui est née de ce qu'il a appelé tout au long de sa vie « le jour du camelot ». Soixante-cinq ans plus tard, alors qu'il était devenu un romancier reconnu, pour tenir sa promesse à l'enfant de dix ans qu'il fut, errant seul et perdu dans les rues de Marseille, il écrivit "Ô vous, frères humains", sans aucun espoir cependant que ce livre change quoi que ce soit à cette étrange espèce qui se dit humaine...

Il l'écrivit à la première personne, rejetant les voiles de la fiction, considérant l'enfant qu'il fut sans aucune indulgence pour son innocence, sa naïveté et ses défenses dérisoires. Le récit est résolument impudique, mélodramatique, excessif. Décousu aussi, sans queue ni tête et répétitif comme son errance de jadis dans les rues d'une ville devenue hostile : «*En vérité, je vous le dis, par pitié et fraternité de pitié et humble bonté de pitié, ne pas haïr importe plus que l'illusoire amour du prochain, imaginaire amour, mensonge à soi-même, amour dilué, esthétique amour tout d'apparat, léger amour à tous donné c'est-à-dire à personne, amour indifférent, angélique cantique, théâtrale déclaration, amour de soi et quête d'une présomptueuse sainteté, vanité et poursuite du vent, dangereux amour mainteneur d'injustice, d'injustice par ce trompeur amour fardée et justifiée, ô affreuse coexistence de l'amour du prochain et de l'injustice [...] Ô vous, frères humains, vous qui pour si peu de temps remuez, immobiles bientôt et à jamais compassés et muets en vos raides décès, ayez pitié de vos frères en la mort, et sans plus prétendre les aimer du dérisoire amour du prochain, amour sans sérieux, amour de paroles, amour dont nous avons longuement goûté au cours de siècles et nous savons ce qu'il vaut, bornez-vous sérieux enfin, à ne plus haïr vos frères en la mort. Ainsi dit un homme du haut de sa mort prochaine.*» Chaque page exsude le désespoir, sans aucun souci d'élégance ni de joliesse littéraire. Chaque page ne poursuit qu'un seul but : empêcher le lecteur de se rendormir sur l'oreiller de sa bonne conscience et d'un vague amour du prochain.

Ce parti pris dérange et certains critiques en firent le reproche à Albert Cohen, tandis que d'autres s'extasiaient sur «la langue chatoyante, rythmée comme un poème [...], la litanie chère aux écrivains israélites.», réactions qui témoignent des malentendus qui entourèrent l'oeuvre d'Albert Cohen et que peinent à racheter quelques rares critiques véritablement lucides, telle celle-ci : « Le récit de cette douleur d'enfant déborde son cadre historique et géographique : cette souffrance qui se mue en révolte, en lamentation, ou ce qui est pire, en résignation désespérée, concerne tous les racismes passés et présents ; elle parle pour les racismes inconscients que les meilleurs d'entre nous portent en eux comme une maladie ignorée. »

Le livre rencontra un très nombreux public.

En 1974, Albert Cohen fut vivement frappé par la mort de son meilleur ami, Marcel Pagnol.

Durant toute l'année 1976, la maladie l'empêcha d'écrire.

Il «ressuscita» à la fin de 1977 : invité principal d'une des émissions télévisées "Apostrophes" de Bernard Pivot, qui atteignit un sommet d'audience, il se fit largement connaître du grand public qui put ainsi découvrir, tapi dans son repaire genevois, l'écrivain, drapé dans une robe de chambre framboise, qui n'avait de cesse de jouer avec son monocle et son fume-cigarette devant le journaliste admiratif. Un instant, le téléspectateur lettré eut l'impression de se retrouver face au personnage de Bloch, comme échappé d'"À la recherche du temps perdu".

L'année suivante faillit être la dernière, car il sombra dans une dépression nerveuse aggravée d'une anorexie sévère. Sur les conseils de son médecin, il relata cette expérience dans :

"Carnets 1978"
(1979)

Autobiographie

C'est l'étrange journal tenu par Albert Cohen de janvier à septembre 1978. Il nous entraîne d'emblée vers son enfance et sa « *maman morte à qui absurdement [il] aime parler, Maman morte à qui, stupidement souriant, [il] veu[t] raconter des jours de [son] enfance.* »

Puis l'évocation des jours de l'enfance et de la maman morte cède la place à l'ami de l'adolescence, Marcel Pagnol qui était mort quatre ans plus tôt, puis à une femme aimée, elle aussi disparue, Yvonne Imer, pour qui il écrivit son premier roman, "Solal".

Chaque entrée pour chacun de ces jours de 1978 permet à Albert Cohen d'évoquer ses morts bien-aimés, de retracer sa vie, son cheminement humain et spirituel qui le conduisit à prendre à partie Dieu et ses fidèles confits en dévotion et en amour-du-prochain, de quoi s'acheter une bonne conscience à bon compte et s'assurer son paradis.

Commentaire

Certes, ces carnets, confession quotidienne, suite de réflexions et d'aveux, hommage à la mère morte, juste colère d'Albert Cohen face à la dureté de cœur de ses frères en la mort, impossible dialogue avec Dieu, ultime éclairage donné à l'ensemble de son œuvre, renforçant sa conscience de l'être humain, n'apportaient rien de neuf. Ce dernier livre était tout entier contenu dans son œuvre antérieure, "Le livre de ma mère" et "Ô vous frères humains" en particulier.

Mais, par-delà le ressassement thématique, son style avait évolué vers plus de simplicité, vers un lyrisme dépouillé bien éloigné des bouquets de mots proliférants de "Belle du Seigneur". Ce livre est, pour reprendre les mots si justes de Marcel Pagnol à propos de son ami Albert, « d'une admirable naïveté », d'une naïveté sans illusion que peut seulement atteindre quelqu'un qui a beaucoup et profondément vécu, et qui ne s'embarrasse plus d'aucune fausse pudeur, d'aucun respect humain pour dire ce qu'il a à dire. Si bien que, plutôt qu'une simple redite, "Carnets 1978" apparaît comme le couronnement et l'aboutissement d'une œuvre qui pendant plus de cinquante ans n'avait pas cessé de creuser son sillon et de s'approfondir.

En 1979 eut lieu une nouvelle «résurrection» : jusqu'alors discret, voire secret, Albert Cohen, qui avait si bien fait sienne la devise « Pour vivre heureux, vivons cachés », accepta les entretiens et reçut les journalistes. Cette même année, lui fut remis, à Genève, le diplôme de docteur honoris causa de l'Université hébraïque de Jérusalem, distinction qui s'ajoutait notamment à la Légion d'honneur (ordre dans lequel il fut promu au grade de commandeur quelques mois avant sa mort).

Le 17 octobre 1981, après une longue éclipse, on finit par lui rendre justice dans les pays de langue française, on le considéra enfin comme l'un des plus grands écrivains français. Lui, l'oublié de la plupart des anthologies, entra enfin dans le dictionnaire. Surtout, il apprit qu'on préparait l'édition de "Belle du Seigneur" dans la Pléiade : il s'en réjouit mais en redouta les conséquences philologiques et paratextuelles : c'est pourquoi, contrairement aux usages érudits de cette prestigieuse collection, cette édition ne comporte aucune annotation. Cette reconnaissance ne fut qu'une consolidation : rien ne put réduire les effets de la cassure qu'il avait subie.

Les amitiés liées depuis les années 1970, avec notamment Kessel (qui proposa officiellement de lui attribuer le prix Nobel de littérature), Hubert Nyssen, Dominique de Roux, Claude Roy, agrémentèrent des années marquées surtout par la maladie et la vieillesse.

La dernière publication de Cohen fut sa réponse à une enquête du "Nouvel Observateur" en mai 1981, sur les écrivains engagés, réponse courte mais sèche et plutôt savoureuse : « *Un écrivain engagé est un moucheron qui croit pousser et culbuter une pyramide qui ne bouge pas, ne bougera pas, tandis que le moucheron continuera de bourdonner autour de la lourde pyramide et s'époumonera et se cambra, athlète de l'inutile pensée et poussée. Je vous ai répondu que j'ai*

quatre-vingt-cinq ans et que je vais mourir bientôt, dans deux ans ou un an ou le mois prochain. Mais que je suis heureux d'aimer ma femme en ma vieillesse et d'être aimé par elle en ma vieillesse, et que seul cet amour donné et reçu m'importe, seul m'importe, car je vais mourir bientôt, car je vais bientôt connaître l'agonie, dame d'honneur de ma mort et disparition. Oui, être aimé et aimer à quatre-vingt-cinq ans et rire de bonheur alors que je sais que je vais mourir est ma seule réponse à votre lettre. Tout le reste est poussière soulevée par le vent. Oui, je le redis, être aimé et aimer à quatre-vingt-cinq ans, alors que je vais mourir dans six mois ou deux ans, est pour moi la seule importance et la seule réponse. La seule réponse sérieuse et gaie à votre austère journal.»

Moins de six mois plus tard, Albert Cohen mourut, s'étant mal remis d'une mauvaise chute.

Il se prétendit «*un paysan qui a fort peu lu*» alors qu'il ne fut pas paysan et qu'il a beaucoup fréquenté Virgile, Racine, Rimbaud, Stendhal, Dostoïevski...

Ses œuvres, à la fois éblouissantes et intimistes, étant des miroirs de sa vie, une vie de fractures et de ferveurs, il toujours écrit le même livre, un livre unique. On peut y voir, au croisement d'Homère et de la Bible, l'épopée, souvent comique, d'une famille à travers les aventures les joies, les souffrances, les passions de laquelle, c'est le destin tragique des juifs qu'il nous raconte : «*La nécessité première de mes livres a été de dire mon amour pour le peuple juif, de dire sa grandeur.*» Il voulut faire entendre un point de vue juif sur la vie et sur la société. Son oeuvre est construite sur cette situation de juif dans une société de non-juifs, sur l'apport de la religion juive à une civilisation qui ne sait pas toujours le reconnaître, sur la spécificité ainsi conférée aux expériences de la séduction et de la passion.

Par la singularité de son enracinement, il s'est nourri de plusieurs traditions.

Pourtant, cet amoureux des femmes, a pu répondre à Bernard Pivot qui l'interrogeait sur son écriture : «*J'écris pour une femme, tout court, pour une femme !*»

Son génie tint d'abord à sa maîtrise de la langue, héritée de la fréquentation des poètes latins, de l'admiration des écrivains français de son adolescence et d'une consultation gourmande des dictionnaires, puis à son écriture généreuse, éblouissante, qui joue sur les tons les plus riches, les plus enchanteurs et lucides à la fois, qui est toute en démesure baroque. Démesure liée à une pratique consistant à ajouter sans cesse sans jamais corriger et qu'il commenta ainsi : «*Je ne crois pas avoir d'angoisses de style. Tout ce qui est ressenti n'a pas à être raturé, et les chutes de phrases, je ne m'en préoccupe guère. Je ne corrige, mais j'ajoute, c'est mon délice. [...] Oui, joie d'ajouter et non d'enlever, joie de découvrir de nouveaux détails vrais, crépitants, vivants. Et c'est alors une prolifération glorieusement cancéreuse*» (entretien avec Jacques Buenzod, in «*Journal de Genève*», 20-21 décembre 1969). Énumérations, incises, anaphores, répétitions, inversions, ajouts, citations et ressassements charrient la multiplicité romanesque des points de vue et des discours.

Mais, ayant, selon Claude Roy, «*l'innocence de la vraie intelligence et une horreur lucide de l'amour idiot, de la bêtise méchante et de la méchanceté bête*», il exprima aussi une sagesse. Incarnant l'esprit de civilisation, il nous met en garde : c'est la faillite de l'Occident que son oeuvre éclaire.

Avec quatre romans et trois livres autobiographiques publiés selon un rythme d'ailleurs très irrégulier (huit ans entre les trois premières œuvres et «*Mangeclous*», seize ans entre «*Mangeclous*» et «*Le livre de ma mère*», quatorze ans entre «*Le livre de ma mère*» et «*Belle du Seigneur*»), il a en fait beaucoup écrit mais, délibérément, très peu publié, victime, en cela, de son perfectionnisme, confirmé par ses proches, qui fit qu'il éliminait systématiquement ébauches, brouillons, manuscrits, épreuves des œuvres publiées, et en faisait autant des projets inaboutis, qui n'avaient pas atteint le degré d'élaboration qu'il leur souhaitait. Et, avec cette œuvre banale dans ses thèmes de prédilection (la mort, l'amour, l'amitié, la mère, la fraternité, la vanité) mais originale dans son écriture luxuriante et baroque et qui frappe aussi par sa parfaite indifférence aux modèles, modes et courants littéraires de son siècle, oeuvre monumentale, par son volume, par sa qualité, il s'est assuré une place éminente dans la littérature française de son temps, dans la littérature du XXe siècle.

De son vivant même, ses principales œuvres furent diffusées en collection de poche. En outre, il est désormais devenu, au sens propre, un auteur «*classique*» : son nom apparaît de plus en plus souvent aux programmes de divers examens et concours. Le centenaire de sa naissance, en 1995, a été l'occasion de nombreuses manifestations et publications, témoignant d'un réel engouement.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)